

La saga de l'Auvergne – Le papy qui rit.

- Irène et Armand N°12 - Mélanie et Joseph N°13.

Auteur Robert FAURD-Philosophe de la vie et de la liberté.

87

Ce sont deux respectables demoiselles d'environ 40 ans qui vivent seules dans le village. La plus jeune, Irène, est vierge, son environnement ayant été sans soucis matériels et l'attente du prince charmant qui n'avait pas su la trouver. L'aînée, Isabelle, a été presque violée par un ami de la famille de passage, (voir autre séquence) mais il y a de cela très, très longtemps. Elles jouent aux lavements et aux injections pour l'hygiène intérieur.

La plus jeune a été en pension et est très amie avec la femme du notaire, Béatrice, dont le mari, Armand, semble toujours affairé et accablé de soucis.

Depuis quelques temps, disons depuis le mariage de la soeur de Béatrice, un sentiment trouble et souvent présent à l'esprit d'Irène et l'obsède. Armand l'avait faite danser à plusieurs reprises, car Béatrice avait du aller se reposer suite à une légère perte de connaissance due autant à sa robe trop serré, à la chaleur, qu'au souvenir de sa nuit de noce ratée et à l'idée qu'elle allait avoir à subir les assauts de son mari, excité par la l'alcool, dès qu'il l'aurait rejointe dans son lit. CIT 1978

Elle pensait aussi à la déception de sa soeur, lorsqu'elle découvrirait ce que les hommes font aux femmes. Pour elle se problème avait été vite réglé sur les conseils de Monsieur le curé : "une relation par semaine en priant Dieu de bénir leur unions". Ainsi, elle restait respectable vis à vis de son mari, les risques de maternité n'étaient pas trop grand et elle ne sombrerait pas dans le vice et la luxure.

Mais revenons à Irène. Elle ne pouvait pas oublier le trouble qui l'avait saisi dans les bras d'Armand.

- Voulez-vous Mademoiselle Irène, que je vous montre ma cave ? Je possède des bouteilles qui vont avoir un siècle.

Irène était curieuse de voir ce dont tout le monde parlait dans le pays, la cave à trois étages d'Armand, que peu avaient visités, mais aussi d'un tête à tête avec Monsieur Armand.

- Voulez-vous nous accompagner Béatrice ? (dans ce monde, le vouvolement était de règle, mais au lit Armand osait tutoyer Béatrice, ce qu'elle n'avait jamais pu faire. Elle était sa femme, mais pas son amie).

- Je n'y tiens pas, je préfère aller cueillir des fleurs pour faire des bouquets, mais vous pourrez me remonter une bouteille de vin de liqueur.

- Je ne veux pas vous contrarier mon amie et vous comblerais d'une merveilleuse bouteille ambrée.

Il avait continué en s'adressant à Irène.

- Prenez un vêtement mademoiselle Irène, la cave est fraîche.

Elle avait enfilé un pull, pendant qu'Armand allumait deux chandeliers et en donnait un à Irène, ainsi qu'un "tassou" d'argent pour faire honneur à sa cave.

- Je passe devant, pour vous éclairer et vous montrer le chemin. Faites attention à ne pas glisser.

Au troisième étage, Armand avait à moitié rempli le tassou d'Irène d'un doux nectar, extrait d'un petit flacon. Leurs mains s'étaient touchées. A ce contact, elle avait failli renverser le contenu de son récipient.

Au second étage, il lui avait semblé que le breuvage était aussi doux mais plus fort et le contact des doigts d'Armand sur le dos de sa main, n'était plus le fruit du hasard. Elle avait sursauté en disant la gorge serrée et le front moite :

- Je pense qu'il faut remonter maintenant, Béatrice va s'inquiéter.

- Il n'y a pas de souci à avoir de ce côté, elle en a au moins pour une heure et nous sommes là depuis à peine dix minutes.

La main d'Armand avait glissé jusqu'au poignet d'Irène qu'il avait ensuite entouré comme un bracelet de ses doigts. Elle avait réagi de suite en disant : *Qu'est-ce que ça doit*

- Mais ! que faites vous Monsieur Armand ? Que faites vous ?

Les chandeliers étaient posés sur une sorte d'étagère et projetaient sur les murs de la cave l'ombre vacillante du couple.

Il l'avait attiré contre lui et dans son cou avait dit :

- Je vous aime Irène, il fallait que je vous le dise.

- Oh ! Non pas ça ! Pas ces mots ! Vous savez bien que c'est impossible.

- Oh ! Si ! C'est possible de vous aimer.

- Mais, vous avez une femme !

- Oui ! J'ai une femme, elle porte mon nom et des robes, mais elle ne m'aime pas d'amour comme je sais que vous m'aimez. Je ne l'aime pas non plus, comme je vous aime.

- Oh ! Armand taisez-vous, taisez-vous, je vous en prie.

Il n'avait pas répondu, mais prenant son menton dans sa main, il avait tourné sa bouche vers la sienne et pour la première fois, à quarante ans, Irène avait senti sur sa bouche, le souffle amoureux d'un homme. Elle n'avait pas eu le temps de réagir que déjà il prenait ses lèvres, puis sa bouche. Elle était paralysée, d'autant plus qu'elle n'avait pas résisté lorsqu'il avait introduit sa langue dans sa bouche. Cet abandon à l'époque et dans ce milieu était total et Armand le savait bien. "Lorsqu'une femme vous donne ses lèvres, elle vous donne son corps, mais il faut savoir le prendre". Irène était conditionné à la lecture des romans d'amour à quatre sous dans lesquels l'héroïne résistait, résistait à ses sentiments jusqu'à en mourir et lorsqu'elle cédait, c'était un mélange de souffrance et de délivrance.

Elle avait passé à Armand plusieurs livres comme un message et il en avait tiré une tactique qui semblait porter ces fruits.

Armand avait repoussé Irène contre une lourde table à gibier, recouverte d'une épaisse couverture qui sentait le propre et qui devait être dans ce lieu depuis peu de temps. Il avait soulevé le gros pull qui ne recouvrait qu'une chemise de toile *largement échancré, qu'il avait ouverte libérant une merveilleuse poitrine aux bouts durs et tendus. Elle n'avait pas résisté emporté par la fougue d'Armand qui savait qu'il ne fallait pas lui laisser une seule seconde de répit pour se reprendre. C'était la chevauchée fantastique, il embrassait sa poitrine avec passion, elle lui caressait les cheveux en appuyant sa tête contre ses seins jusqu'à se faire mal. Ce n'était que des :

- Oh non ! Il ne faut pas !

- Oh si ! Je vous aime !

- Oh non ! Pas vous ! *Pas sur Armand !*

- Si ! Moi ! Je vous veux !

Il avait glissé sa main sous la lourde jupe de laine. Elle avait réagi, plaintive en retenant sa main.

- Non pas ça ! Pas ça ! Il ne faut pas. Personne ne m'a touché là, vous savez bien que je suis vierge !

Il avait compris que c'était sa dernière défense, car elle semblait dire que si elle n'avait pas été vierge, elle n'aurait plus résisté.

*Armand
Irène
Don à Irène
à la main
très haute
Armand à Irène*

RJFMAD

4°

- C'est la plus belle preuve d'amour que vous puissiez me donner. Je serai le premier et le seul, mon amour.

- Je vous en prie Armand, prenez pitié de moi.

- Non ! Je vous veux et je sais que vous voulez être à moi !

Tout en parlant, il avait assis Irène sur le rebord de la table et dans le même mouvement remonté sa jupe en découvrant en partie ses cuisses recouverte des culottes fendues encore à la mode dans un certain milieu. Elle était paralysée et sans réaction. Il avait glissé lentement sa main entre les jambes d'Irène et avait trouvé bien à sa place son sexe gonflé et bavant d'excitation. Elle semblait en position et prête à offrir sa fleur à ce merveilleux homme qui avait osé la mettre dans cette position de femme perdue. Armand pensait, "celle là, au moins elle mouille, c'est pas comme Béatrice qui a la chatte sèche comme du papier buvard et que je suis obligé d'enduire de la pommade spéciale du pharmacien pour pouvoir la pénétrer".

Armand avait défait sa ceinture et son pantalon avait glissé à ses pieds. De suite il avait mis en contact sa verge avec la fente d'Irène, ce contact de leur chair les avait fait tressaillir en même temps. Elle ne résistait plus et ne disait plus un mot, semblant attendre l'instant, dont pas une seule femme ne peut dire qu'elle n'ait jamais rêvé.

Il l'avait tiré encore plus au bord de la table et assuré sa position en plaçant les talons d'Irène derrière ses propres mollets. En même temps qu'ils étaient plus proches, plus intimes, elle était plus largement ouverte, plus offerte aussi. Elle en avait conscience et voyait se concrétiser le rêve fou et pensait-elle jusqu'à cet instant irréalisable de recevoir un homme en elle. Elle avait toujours été intouchable, invulnérable, défendue par les usages de son milieu et de son étiquette "je suis vierge, ne m'approchez pas". Mais tout avait basculé au contact de l'homme qui avait osé la serrer contre lui au bal, en lui faisant ostensiblement sentir son désir. Jan

La verge d'Armand glissait entre les lèvres humides du sexe d'Irène, il l'orientait et cherchait le meilleur angle pour frapper. Un fois bien en place, par petites pressions à la porte de ce qu'elle avait toujours considéré comme un sanctuaire, il essayait d'obtenir un relâchement. Elle était serrée, impénétrable, il connaissait cela avec Béatrice et n'avait pas insisté en attendant l'abandon définitif. Il était resté au bord et comme s'il avait totalement possédée, il avait dit :

- Ca y est mon amour, tu es à moi. Je suis en toi, j'ai pris ta fleur, je te possède enfin.

Totalement inexpérimentée autant en théorie qu'en pratique, Irène avait naïvement pensé qu'avec ce simple contact ils venaient d'accomplir l'acte innommable, l'acte défendu, le sommet du péché. Elle était un peu déçue, ce n'était pas le déchirement, le déchaînement dont elle avait rêvé, cet acte et cette chose horrible dont tout le monde faisait un plat, n'était qu'un doux contact entre deux sexes attirés l'un par l'autre, elle avait trouvé la définition "le baiser des sexes". Que d'histoire pour rien, elle avait répondu en échos :

- Oh mon amour, je suis à toi, tu m'as prise, je te sens, je te sens. Fais de moi ce que tu veux, prends moi, prends moi toute.

Elle n'inventait pas cette tirade, elle l'avait lue et relue tellement de fois dans les romans, que les paroles venaient spontanément à ses lèvres et en même temps elle s'ouvrait, s'ouvrait... C'était le signal qu'attendait Armand, elle ne pourrait pas dire qu'il l'avait forcée après de telles paroles. Il s'était assuré une dernière fois que son sexe était bien en face de celui d'Irène, avait pris un peu de recul et d'un coup sec il avait fait sauté la barrière qui avait protégé la grotte sacrée d'Irène pendant ~~quarante~~ ans. Une douleur fulgurante l'avait traversée et un cri était sorti malgré elle de sa gorge. Il y avait en réponse dit :

- Ca y est, maintenant tu es vraiment une femme ! Tu es à moi ! Tu es à moi ! Prends, prends là, prends là toute !

En disant ses mots, il avait glissé totalement en elle. Elle était empliée de l'homme, il l'avait blessée mais c'était écrit, c'était le sacrifice dont elle avait rêvé. C'était l'homme, l'homme était en elle et l'emplissait. Il s'agitait en elle en accélérant le mouvement, elle ne souffrait pas, elle n'avait pas de plaisir, mais cette présence dans son ventre était délicieuse.

Subitement, il était sorti d'elle et elle avait eu l'impression d'être abandonnée, mais son bonheur avait été complet lorsqu'elle avait senti sur son ventre des gouttes de liquide chaud l'asperger. Armand venait de jouir, il avait été à la limite de son plaisir en elle et pour éviter de lui faire un enfant il jetait sa gourme au dehors, quelle délicatesse. Un sentiment de fierté avait saisi Irène, Armand avait pris son plaisir en elle et le lui montrait, elle était une femme, une vraie femme maintenant.

Déjà, Armand avait sorti un mouchoir de sa poche et en enveloppait sa chose, qu'elle ne pouvait distinguer dans la pénombre. Elle avait passé sa main sur son ventre et s'était empressée d'étaler la sève qui le couvrait, puis s'était essuyé le main sur sa culotte.

Elle était remonté en titubant comme si elle avait trop bu et était vite partie chez elle s'enfermer dans sa chambre. Elle avait quitté sa culotte et humé le sperme d'Armand qui l'imprégné avec quelques traces de sang de sa virginité enfin perdue. Armand lui, s'était installés dans le salon un verre de vin à la main. Lorsque Béatrice était revenue avec ses vases pleins de fleurs, il avait dit :

- Irène ne vous a pas attendu ma chère, elle avait à faire.

- Ah ! Ces vieilles filles, elles ont toujours à faire. Si elles avaient des enfants et un mari comme moi, elles verraient ce que c'est que tenir une maison.

Armand avait souri en disant :

- Mais elles n'ont pas non plus d'homme dans leur lit comme vous ma chère.

- J'espère que vous ne dites pas ça pour tenter de vous imposer dans mon lit ce soir ?

- Nous ne sommes pas dimanche que je sache.

- Donc, vous connaissez ma réponse.

Armand riait dans sa tête, si elle avait su que quelques minutes avant, il avait pris le pucelage sa grande amie Irène, elle aurait certainement changé de ton.

A chaque occasion, Irène se donnait à Armand, elle ne jouissait pas, mais elle ressentait un immense plaisir de le sentir en elle. D'ailleurs, elle ne savait même pas que le plaisir pouvait exister chez la femme. Une fois ou deux il avait joui dans son ventre, elle avait eu peur d'être grosse, puis comme rien n'était arrivé, maintenant c'était elle qui le retenait, pour profiter totalement de l'homme. Elle avait tout : les soupirs, le durcissement des muscles l'instant d'avant l'éjaculation, la verge qui grossie, grossie et finalement les jets de sperme qui imprègne le fond du ventre et dont le goût remonte jusque dans la gorge.

Elle aimait aussi l'après-amour : lorsque l'homme arrogant, dominateur devient mou, honteux de sa faiblesse, alors que la femme garde en elle l'empreinte de la chose raide qu'il y avait mise. Il y a aussi, la sève volée à l'homme qui imprègne les muqueuses et dont le trop plein glisse lentement le long des cuisses et dont on se frotte le ventre et laisse sécher sur ses mains pour un peu plus tard serrer celles de rencontre avec un petit sourire ou bien que l'on pose sur tout et partout. Elle aimait aussi les faire sentir à son chien qui ensuite avec son nez enfonce sa jupe entre ses jambes en faisant jaillir son sexe violacé de sa gaine. Elle avait fait le premier pas, pourquoi pas un second...et un troisième, c'est ça la Saga.....

2416 266~~00~~ -

NFAURD

La saga de l'Auvergne – Le papy qui rit.

-Irène et Armand N°12 - Mélanie et Joseph N°13.

Auteur Robert FAURD-Philosophe de la vie et de la liberté.

La Mélanie se rappelle son enfance et sa jeunesse. Elle avait été confiée à un couple de vieux paysans. Le père était plutôt sévère par la mère, pour qui baiser était un péché.

Une complicité s'était créée entre Mélanie et L'Joseph. Elle lui laissait jouer les voyeurs en échange de quelques gentillesse. Elle avait dévoilée progressivement sa poitrine, ses cuisses, sa culotte et son ristouflé. Ils étaient jamais en contact dans ces moments et lui se branlait derrière un obstacle.

La vieille est morte subitement et il lui a dit "je te donne tout ce que j'ai si tu prends sa place dans mon lit". Elle avait voulu un papier. Et pour la première fois, ils se sont touchés.

Pas question qu'il fasse le saut entre ses jambes avant d'avoir été chez le notaire. Au retour, ça avait été la nuit de nocé.

Finalement elle devient son héritière et plus tard elle se marie avec l'Louis qui l'a baise chez le vieux qui était caché dans son grenier et regardait l'opération.

=====
AVANT

Elle avait chaud, faut dire que L'Joseph c'était comme une bouillotte. Il l'avait serrée contre lui en passant ses mains sous sa chemise et ses mains n'étaient pas restées inactives. Il avait pris possession de la marchandise, au début ça avait été les nichons, il les avait tripotté longtemps et avec douceur. Puis sa main était descendue sur le ventre et ensuite plus bas. Elle savait qu'il faudrait y passer, mais là c'était sensible et secret, alors elle serrait les cuisses.

- Faut pas avoir peur ma p'tite, j'veux pas t'faire du mal, mais faut me laisser faire. C'est notre marché, je te donne tout ce que j'ai en échange de ta fleur et de ton corps. J'ai donné c'est à ton tour.

Elle avait écarté un peu les cuisses et lui doucement il avait commencé de farfouiller dans la toison. Il n'était pas pressé L'Joseph, il avait tout son temps et il voulait pas gacher ce coup. (Ca lui rappelait la fois qu'il avait pris la grosse truite, il avait attendu plus d'une heure sans bouger qu'elle sorte de son trou et il lui avait lancé juste derrière la tête la sauterelle avec l'hameçon de sept et vlan, il avait ferré. Des mois de surveillance de la rivière en passant et une heure d'attente) pour tenir cette belle bête au bout da ligne, mais quelle récompense. Avec la Mélanie, fallait avoir la même patience.

2

Il lui caressait la moumoute, comme il l'aurait fait avec un chat et progressivement il lui écartait les cuisses. La surprise de trouver une fente toute mouillée avait été agréable et même flateuse pour lui et il avait lentement cherché l'entrée du paradis avec son doigt. Sa vigueur de mâle venait lentement, cette chair fraîche était une vrai potion magique. Maintenant il la sentait qui accélérât sa respiration et cherchait la meilleur place, le moment de ferrer approchait. Il a tenté de passer sa jambe entre les cuisses largement ouvertes elle n'a rien dit. Il voulait pas la brusquer et dis :

- Maintenant, j'y ai droit pas vrai ?

- Droit à quoi ?

- Ben ! De te la mettre.

- Ca presse pas que vous me fassiez du mal.

- Qui sais qui t'a dit que j'allais te faire du mal ?

- Les filles, elles disent que c'est affreux quand un gars il saute une fille. Que ça brule comme un fer rouge la première fois.

- C'est des bêtises. C'est des histoires pour faire peur aux filles, pour pas qu'elles y fassent trop jeune avec n'importe qui, pour qu'elles attendent la nuit de noce, après elles se plaignent pas. Moi je suis comme ton mari et je veux pas te faire du mal. Laisse moi faire, tu risques rien.

- Si ça me fait mal, je crie et vous arrêtez, promis ?

Bien sur ! Mais où tu as vu que j'allais te faire du mal, au contraire ça va être bon.

X - Je vous crois ^{pas} et puis ^{je} j'ai promis, alors faites ce que vous voulez, mais ~~comme j'ai confiance~~ ^{il faut} faut pas me faire du mal.

- Parce que j'ai été brutal jusqu'à maintenant ?

- Non ! J'pensais même pas que c'était si bon et que le vieux "ronchon" que vous êtes pouvait être aussi doux.

^{je vais pas} - Tu sais que tu me fais un grand honneur de partager mon lit ^{avec} et je ne vais pas en profiter pour te faire du mal. Au contraire, j'ai envie de te faire plaisir et que ce soit bon. Et puis c'est pas une trique de vingt ans que j'ai.

Il s'était mis entre mes jambes et frottait son dousinnette* contre ma fente. Des fois, ça me faisait même des frissons de plaisir et je me tortillais du derrière. Maintenant, ça me faisait envie qu'il me la mette. J'avais hâte de la sentir entrer et je me suis écartée le plus possible en relevant mes

3
genoux. Je l'ai sentie qui ~~prenait place~~ prenait place juste au bord du trou. Elle a commencé de prendre sa place et mes babines* l'ont entourées de toute part. Du coup elle a durcie subitement et le père Joseph a crispé ses fesses et poussé en avant en s'appuyant de tout son poids. Ça n'a résisté qu'un instant et il s'est enfoncé en moi d'un seul coup. J'ai poussé un couiné sous l'effet de la surprise et ça m'a fait comme une brûlure. La brute, j'pensais pas qu'il arriverait à me faire sauter la capsule, mais, il y était arrivé. J'étais bien contente que l'opération soit faite, ça n'avait pas été si terrible. Fallait quand même faire un peu de comédie. Aussi, de suite je me suis mise à me plaindre et l'insulter.

- Espèce de brute. Vous m'avez possédé comme un hussard de vingt ans. Moi qui croyais que vous alliez me faire l'opération avec douceur.

- T'as vu ma p'tite poulette que l'père Joseph y peut encore. C'est pas le moment de couinner, cherche ton plaisir avec moi.

- Mon plaisir vous en avez de bonnes, c'est pas désagréable mais ça me brûle.

- N'y pense pas et remue ton croupion maintenant que t'es une femme.

Il donnait le ton en s'agitant en cadence entre mes jambes et j'aimais le sentir s'enfoncer en moi. Puis, j'ai senti du chaud dans mon ventre et j'ai eu envie de lui caresser le dos et de le bercer dans mes bras comme un enfant. J'étais maintenant une femme et les gestes de mon sexe venaient naturellement. Je ne disais plus rien, c'est lui qui au bout d'un moment m'a dit :

- C'était bon tu sais. Tu m'as fait un beau cadeau, rien que pour ça je regrette pas toutes les souffrances que j'ai enduré le long de ma vie. J'espère que je ne t'ai pas trop fait mal, mais tu sais dans ces moments on fait pas toujours comme on veut. Et puis, j'avais pas envie que ma zigounette me laisse en panne au dernier moment. Je voulais te baiser et je l'ai fait. Tu vas pas y perdre, attends .

Je l'ai senti glisser au fond du lit, poser sa tête entre mes cuisses et délicatement me lécher la fente. Au bout d'un moment, sans que je puisse m'en défendre, je me suis mise à rêver que "j'étais avec le L'Louis, qu'on été couchés dans le foin et qu'il voulait me faire mon affaire, mais que je me défendais de toutes mes forces". J'ai repris conscience d'une présence réelle entre mes jambes et d'une langue qui léchait ma chatte. J'avais l'impression qu'elle gonflait et qu'elle allait éclater. Je suis revenu à mon rêve "L'Louis, il m'avait sous lui et s'apprêtait à me faire mon affaire, je me défendais, je voulais pas, mais il était trop fort et il m'a percée d'un coup". J'ai hurlé ma défaite et j'ai joui en même temps sous les

4
coups de langue du père Joseph. Je suis revenu lentement à la réalité pour sentir sa tête entre mes cuisses et sa langue qui recueillait toutes les mouilles qu'il avait extirpées de mon ventre.

X Je l'ai fait remonter vers moi, l'ai laissé me prendre dans ses bras et nous nous sommes endormis enlacés. Avant de sombrer dans le sommeil, je pensais "aujourd'hui c'est un grand jour, je perd mon pucelage et je gagne une propriété. En plus j'ai découvert dans le père Joseph un homme au grand coeur qui sait faire des choses, des choses dont on ne parle pas, mais qui sont bien bonnes. Le marché était bon et je ne pouvais pas mieux liquider mon pucelage." 20/3/92

R FAYARD